

RÉCITS AUTOUR DES LIEUX DE DANSE

Bals, Boums, Boîtes



ÉDITION
arcup

LES CAHIERS

« MÉMOIRE DU CERIZÉEN »

Depuis la création de l'association, les membres de l'ARCuP ont toujours eu le souci de sauvegarder et valoriser tout ce qui constitue "le Patrimoine oral" de notre région. C'est grâce au collectage systématique entrepris il y a plus de vingt ans que nous avons pu conserver, par enregistrements interposés, des centaines d'airs de chansons ou de danses, ainsi que des contes ou des récits.

Ce sauvetage n'a de sens que dans la mesure où cette richesse collective peut être ensuite restituée au plus grand nombre. C'est ce que nous avons tenté en créant des spectacles dont le contenu s'inspire très largement de cette parole recueillie :

- spectacles de musiques et chansons par *Guillannu*
- spectacles théâtraux avec *Jean Le Sot, Bourdounau, La France vieillit, c'est obligé.*

L'idée de ces cahiers est née du même désir de faire vivre ces témoignages, mais tels qu'ils nous ont été livrés, avec le langage particulier de la conversation, et sans les transformations nécessaires à la mise-en-scène.

Nous avons choisi de simplement juxtaposer ces récits, liés entre eux par un thème commun, sans commentaire élaboré ni analyse, souhaitant que le lecteur y retrouve une parcelle de sa propre histoire ou peut-être un peu d'intérêt pour celle des autres.

Francine MOINIER
Présidente de l'ARCuP

Enquête

1^{ère} partie

Pascal Guérin - Jany Rouger

et

Carine Durand - Estelle Frapier - Marie-Agnès Gaborit

Violaine Guérin - Jean-François Miniot

dans le cadre d'un stage d'enquêtes ethnomusicologiques
(départements de musicologie des facultés de Tours et Poitiers)

2^e partie

Hélène Billy - Laure Dufour - Florence Guérin

Pascal Guérin - Claire Ménard - Colette Miniot

Jean-François Miniot - Francine Moinier - Claude Rauch

et Tristan Sulli

dans le cadre d'un stage d'initiation à l'enquête sur le thème
des "Exutoires de la jeunesse" - La Marandière, mars 1992.

Dépouillement - Rédaction - Maquettage

Jean-François Miniot avec le concours de Claude Rauch

Couverture

Mathilde Arnault

ÉDITION



avec le soutien de la Ville de Cerizay, du Conseil Général des
Deux-Sèvres, du Conseil Régional Poitou-Charentes
et de la Direction Départementale de la Jeunesse et des Sports.

**L'ARCuP tient à remercier les personnes qui ont accepté de
nous livrer leurs récits, anecdotes et souvenirs.**

Avertissement

Les récits et témoignages figurant dans ce cahier ont été recueillis **oralement** Il s'agit donc d'un langage **parlé** que nous sommes amenés à vous livrer par **écrit**.

Afin d'en faciliter toutefois la lecture nous avons, lors de la retranscription écrite, supprimé :

- les hésitations (*Euh... J'étais... C'était quand j'étais...*)
- les répétitions (*Mon père... Mon père avait... Il avait...*)

Lorsque nous avons été amenés à effectuer des coupures dans un récit ou témoignage, elles sont indiquées de la façon suivante : (...)

Dans la deuxième partie nous nous en sommes tenus à un strict anonymat, par respect pour les personnes qui ont accepté de raconter leurs souvenirs, et pour les personnes citées dans les récits et témoignages. Les noms des premières ont donc été remplacés par les lettres capitales allant de A à K, ceux des secondes par celles allant de U à Z. Une même lettre répétée correspond à une même personne. Toutefois nous avons souvent été amenés, pour la compréhension du récit, à préciser si cette personne est un homme ou une femme, sa génération, l'époque où elle fréquentait les bals etc.

Enfin, nous avons rajouté quelques précisions nécessaires à la compréhension des récits. Elles figurent en italique et entre parenthèses : (*et ne font pas partie du récit oral - ndlr*).

PREMIÈRE PARTIE

Alfred Talon, musicien de bal

Il est impossible de parler des bals en Bocage sans évoquer Alfred Talon. Il a en effet marqué plusieurs générations de danseurs. Violoneux, puis accordéoniste, il fut le premier en Bocage à faire de la musique à danser un métier, puis une entreprise en se dotant de parquets couverts, véritables dancings ambulants qui ont sillonné la région, présents à la plupart des “assemblées” de villages jusqu’en 1960.

Alfred talon est né en 1908 à Saint-Marsault. Très jeune, avec ses sœurs aînées, il apprend à chanter et danser. À dix-huit ans, en compagnie de son camarade Albert “Abé” Girardeau, il s’initie au violon. Très vite, ils vont se mettre à faire danser lors de rassemblements de jeunes, dans les cafés ou sur les routes.

Baptiste Boismureau de Saint-Marsault, camarade d’Alfred et Abé à l’époque raconte :

On était tous les dimanches ensemble. On s’est lancés de même à faire des petits bals. Aux environs. Dès qu’on pouvait avoir une salle. On a été à La Ronde, on a été à Moncoutant. Pis une fois à Saint-Pierre, mais i ons pas pu trouver de salle (...), alors i ons parti à La Ronde. En vélo. I ons encore dansé à La Ronde, là-bas. Les gars de La Ronde voulaient pas nous voir, parce qu’i étions tout l’temps avec les filles de La Ronde. Le soir qu’i ons parti là-bas, bé dame i ons mangé à La Ronde, pis les gars de la Ronde étiont de l’autre côté. La patronne nous dit : “Allez pas d’l’aut’ côté!” Alfred a dit : “Ah i va bé y aller, moi!” pis il a monté su ine table, pis le s’est mis à chanter. Et pis o s’est tout ramené à nous après, tout le monde était ami après. Ah oui.

Y’a jamais eu de bagarre, mais enfin on se laissait tranquilles, les gars de La Ronde pis les gars de Saint-Marsault. (...)

Oï avait pas beaucoup de filles à saint-Marsault qui dansaient. Non. O nous arrivait, a dos foés qu'on faisait tenir des petits bals sur les routes, aux quatre routes.(...), c'était dit d'avance. On a été même danser jusqu'à la Croix-Morchet là-bas. I y ons été bé dos foés ! Etait principalement les gars de la commune. Les jeunes.

Alfred joue dans les mariages. Il animera une vingtaine des noces avant de partir au service militaire, puis, par la suite, plusieurs centaines dans tout le Bocage, jusqu'à ce qu'il prenne un commerce de bières à Bressuire au début des années 50.

Mais il est aussi l'artisan du développement des bals de jeunesse et des assemblées de villages. Alfred raconte :

J'ai joué avec Abé d'abord. Du violon. On a fait un tout petit peu de bal à nous deux. C'était des sauteriers plutôt.

Dans le coin de Courlay pis de Saint-marsault, là-bas c'est moi qui ai commencé à faire des bals. Pis des jeunes m'ont suivi, cinq ou six, pis une dizaine, une vingtaine, et pis c'est venu comme ça. C'est moi qui ai fait pécher tout le monde, quoi, dans le coin de là-bas ! Pis ailleurs c'était déjà parti y'avait un moment. Coutant, de Clessé, il avait un parquet dix ans avant moi, lui.

Alfred se marie en 1933. Contrairement à la plupart des autres ménétriers de villages, il ne cesse pas pour autant son activité de musicien. Il s'installe chez ses beaux-parents au café-épicerie de "Jouctar" à Courlay (actuelle Croix de la Chaltière) et y animera durant de nombreuses années le Bal du Mardi-Gras.

Madame Talon raconte :

Le jour du mardi-Gras, y'avait la pêche de l'étang du Plessis-Bâtard. Le matin, c'était la fête pour les vieux, on achetait du poisson, pis l'après-midi, le bal pour les jeunes à Jouctar – parce que les usines tournaient pas le jour du mardi-Gras. On avait des gens de Bressuire, des gens de saint-Porchaire, de Noirterre, de

Moncoutant, de La Ronde... Ça travaillait pas, le jour du mardi-Gras.

Alfred poursuit :

On jouait les jours de mardi-Gras. Là, y'avait une foule! Ah la la! Quand j'ai monté les parquets, après, plus tard, il rentrait plus de mille personnes! Pis encore, on montait ça dans la cour, y'avait le fûmier qu'était auprès de l'entrée... "pour attirer le monde"!

Ah, ça commençait déjà... Y'en avait une petite équipe de Cerizay qui cherchait les coups de poing! Ah oui, ils dansaient pas. Pis ça a toujours été des équipes comme ça... Paraîtrait que c'est pareil... Mais c'est pas les gens qui dansent, hein. Ils cherchent la bagarre, quoi. Ca existait pas beaucoup, y'avait que cette équipe de Cerizay. Oh mais attention, y'avait le père de ma femme qu'avait fait la Guerre de 14, et pis, une fois, ça voulait se battre un peu; il a pris un bout de bois long comme ça, pis il a sauté sur le puits... "Le premier qui bouge...!"

En une soirée, nous, on liquidait une demi-barrique de vin, hein! Un sacré boulot, hein! plus que ça même : deux demi-barriques, vin blanc et vin rouge.

Pis le soir, j'allais jouer à Cerizay, chez Chesseron là-haut.

J'ai joué avec Marquet de Cerizay. On jouait dans une salle chez Chesseron (*café place du champ de foire à Cerizay, café Baudouin actuel - ndlr*). Alors lui il jouait de l'accordéon, moi je jouais de la baguette (*de la caisse claire - ndlr*) ; parce qu'au violon je jouais que du folklore (si vous voulez, ce qu'on joue à la Marandière). Pis ma foi j'ai quand-même appris un petit peu : Thibaudeau de Moncoutant m'a dit : "Viens avec nous!" Et puis j'ai acheté un accordéon, et puis j'ai essayé. Et puis c'est là que ça a commencé les parquets...

J'avais déjà un parquet avant la Guerre, là, quand je jouais avec Thibaudeau de Moncoutant. Et puis après la Guerre, ça a repris. J'ai appris la musique comme j'ai pu, tout seul, quoi.

C'était dans les Deux-Sèvres qu'il y en avait le plus, de parquets, en France. C'était le département des Deux-Sèvres, oui.

Et puis maintenant c'est... Comment vous appelez ça?... les boîtes de nuit. Ça remplace les parquets, c'est ça qui a remplacé. Ils vendent à boire. Nous, on vendait pas, sous le parquet on dansait, c'est tout. Mais justement, dans les patelins, ça se serait fâché : fallait mettre le parquet devant chez Untel, parce que la foule était là. Ah oui. "Mais l'année dernière, dis donc, t'étais là-bas ! faut venir chez nous !" Ça faisait travailler les cafés, parce que moi je vendais pas à boire, alors forcément, si la foule est là, elle va dans le premier café.

On faisait les bals comme ça sur parquet tous les dimanches. Pis après j'ai rallongé le parquet, pis on faisait même jusqu'à deux bals le même dimanche. Et puis il fallait aller faire payer. On travaillait à notre compte.

Ah oui, je tenais tout à mon compte. J'ai fait longtemps toutes les assemblées à mon compte. C'était pas un petit bazar, parce que fallait dire d'avance où que tu vas tout le mois, pour tout le mois fallait être fixé : la régie, les droits d'auteur... Moi, c'était malgré tout assez facile, parce que j'avais toutes mes assemblées, j'en avais tous les dimanches sauf l'hiver. Pis l'hiver y'avait les conscrits qui venaient me trouver : "Quand c'est-i qu'tu fais not' bal ?" Alors c'est moi qui menais la barque dans toute la contrée, quoi. Ah oui oui, j'étais le chef de bord. (...) Je roulais les parquets, pis je les faisais monter, parce que j'avais plus le temps après... pis démonter, je m'occupais de tout. Ma femme venait à des fois, j'avais deux bals le même jour, jusqu'à trois bals le

même jour que j'ai eu... Mettre des responsables à un, ma femme à un autre pis moi à un autre, alors la nuit, fallait courir partout quand c'était fini pour rassembler tout ça...

Tous les cultivateurs, tous les domestiques de ferme nous connaissaient aux alentours: "Où qu'tu vas dimanche?"

– À Courlay!

Bé à dimanche!"

Y'avait l'assemblée de La Forêt. À la Branle, au 15 août pis le 8 septembre. Ça venait de partout, ça nous suivait. On avait une clientèle, si on veut. c'est moi qui avais commencé dans le coin, (...) Et bien tous les cultivateurs, tous les domestiques de ferme me connaissaient comme leur poche, pis ça me suivait partout.

Clément Thibaudeau, musicien de Moncoutant qui jouait avec Alfred Talon raconte :

En 1950 on jouait à trois. On a joué plusieurs années de suite. Alors c'était les bals populaires. Dans la contrée, quoi, à vingt ou trente kilomètres à la ronde, c'est tout. Y'avait des bals parce que les gens avaient été privés pendant la Guerre, hein. (...) Les gens s'amusaient, étaient contents. (...)

C'est rare si y'avait pas un dimanche qu'i y'avait une assemblée. Alors là, on montait le parquet. (...) C'était un machin démontable. Ça nous arrivait comme ça, des fois, de monter le parquet le matin pis on jouait l'après-midi. Pis on démontait dans la nuit, parce qu'il y avait des fêtes... Comme le 8 septembre, c'était la fête de la Sainte-Vierge, auprès de Cerizay, là. C'était Beauchêne la messe, pis à la Branle qu'y'avait un petit bistrot, le bal. Alors bé le 8 septembre, des fois, c'était un lundi ou un samedi. Alors fallait démonter le parquet parce que le dimanche dans un pays pus loin y'avait une assemblée.

Nous avons demandé à Alfred s'il lui arrivait de travailler pour le compte de sociétés locales :

Les sociétés faisaient pas de bal, c'était défendu. La religion. C'était défendu de mon temps, je veux dire, quand j'avais vingt cinq, trente ans. Même plus tard que ça. Pis après, ça a pas été

plutôt autorisé, mais personne disait plus rien, c'était devenu l'habitude d'avoir l'assemblée une fois par an, tous les petits patelins. Pis un bal des conscrits, après. Ils venaient me trouver : "Quand c'est-i que tu fais not' bal des conscrits, Alfred?" Alors on regardait "Bé attends! Dimanche, c'est celui de Courlay, l'dimanche d'après ce s'ra à La Forêt..." Le dimanche d'après c'était là-bas. Mais je travaillais à mon compte. C'était défendu autrement.

Ceux qui allaient aux vêpres venaient pas danser, y'avait déjà deux clans. Nous, on faisait partie des petits volages parce qu'on dansait. Pis les filles qui nous suivaient, bé c'était des volages. pas pour tout le monde, forcément, mais enfin... y'avait la critique, quand-même, quoi.

On n'était pas acceptés partout, ça dépendait des maires des communes. Je vais vous citer un exemple : À Saint-Jouin de Milly, là, eh bien y'a eu un maire, après la Guerre, un nouveau maire, un jeune. Pis il est venu me trouver. Il m'a dit : "Je suis bien embêté, je voudrais bien que tu viendrais faire un bal le jour de l'assemblée, c'est l'habitude partout, les gens le demandent... Mais je sais pas ce que va dire Monsieur le Curé..." Bé j'ai dit : "C'est pas difficile, comme politesse tu vas trouver Monsieur le Curé, mais tu lui demandes pas, tu lui dis que tu te vois obligé de faire bal parce que c'est pareil partout." C'est ce qu'il a fait. Pis après il m'a dit: J'ai fait ce que tu m'as dit, pis il m'a dit : Bé dame, vous êtes le maire!"

Mais si il lui avait demandé... Ça se demande pas, ça. Parce que si vous demandez ça à un prêtre... dans la religion c'est défendu... il va vous dire : "Ah non, écoutez, les jeunes ont autre chose à faire que danser!"

Mais peu à peu les choses évoluent :

Pis petit-à-petit, c'est les sociétés qui se sont mises à faire bal, et pis à faire venir Verchuren... Alors là, j'ai dit : "Alfred, mets-toi

de côté! T'as plus qu'à te retirer!" On est venus marchands de bière à Bressuire.

Même quand on était marchands de bière, on continuait les parquets. Moi je jouais plus, à ce moment-là, j'avais plus le temps, mais on montait les parquets encore pour les assemblées. (...)

Pis fallait aller faire payer le dimanche quand-même. mais moi je faisais plus de noces, je jouais plus sur la semaine. pis enfin on avait les compagnons, là: J'avais deux ouvriers. Trois même, l'été.

Y'avait deux séances, on faisait payer deux fois.

En faisant ma bière, j'avais deux camions. Alors on roulait le parquet. Tandis qu'avant, il fallait le faire rouler par un transporteur. Pis après c'était des orchestres qui commençaient à venir sur le parquet. J'avais un parquet qui faisait seize mètres de long, déjà.

Avant, nous, on travaillait à notre compte. Pis, après ça, y'a des gens, d'autres, qui ont fait faire des parquets.(...) pis au lieu de travailler à leur compte, ils louaient le parquet à un petit prix. Alors c'est là que ça a commencé à aller mal pour nous, si on veut. moi, je voulais pas louer le parquet, parce que ça rapporte mieux de travailler à mon compte que de louer le parquet. alors les sociétés, comme elles ont trouvé ces parquets à louer, elles ont commencé à travailler à leur compte : sociétés de boules... Pis après, ça a commencé dans des coins à mettre deux parquets l'un à côté de l'autre, pis faire venir Verchuren. Alors là, ça marchait par deux, trois mille personnes. C'était tout changé, déjà, tout... Alors beaucoup de petits patelins avaient plus d'assemblée, ça dansait plus.

On a vendu les parquets en 62-63, mais déjà ça allait plus mal, parce que y'avait déjà les sociétés qui se mettaient à faire bal, avec Verchuren et des trucs comme ça. Alors là, ça a tout changé, ça a tout bousculé. Alors moi j'ai cherché à vendre mes parquets.

Vers 1970, Alfred a ressorti le violon qu'il n'avait plus touché depuis plusieurs dizaines d'années et s'est remis à jouer pour des amis, sa famille et à l'occasion de fêtes communales, associatives.

DEUXIÈME PARTIE

Les jeunes dans les lieux où l'on danse, des années 30 à nos jours

Cette seconde partie propose un certain nombre de récits et témoignages recueillis en 1992, lors d'un stage d'initiation à l'enquête portant sur les activités de la jeunesse, des années 20 à nos jours, à Cerizay et dans les communes environnantes (Montigny, Montravers, La Ronde...).

Bien évidemment, à la lecture de ces quelques témoignages, il serait hasardeux de tirer quelque conclusion générale que ce soit sur les comportements des jeunes à chacune des époques.

Tout au plus pourra-t-on observer quelques constantes d'une époque à l'autre : fonctionnement des jeunes en "équipes", en "bandes"

mauvaise réputation des "bandes de Cerizay" successives.

Avant la Guerre

Monsieur A., agriculteur retraité de Cerizay :

Pas de bal avant de partir au régiment, non ! Mais après le régiment, oui. Après ça, on sortait. (...)

Y'avait des bals partout, y'avait souvent des bals. Les jours de foire de Toussaint, à la foire du mois de mai... Y'avait des foires de jeunes, quoi. On appelait ça des foires de jeunes. On sortait que quand y'avait des foires de jeunes, pis on allait au bal. (...) Alfred Talon jouait du violon. Et il commençait à jouer de l'accordéon. Oui. Quand il était fatigué de jouer de son violon, il prenait l'accordéon. Il débutait à ce moment-là. Il faisait les bals, il faisait les noces. On était toujours avec des copains pis des copines, tout le temps. Quand on allait au bal, on avait toujours une petite copine ou des copains.

À l'époque, on parle déjà de "bande" à Cerizay , comme le rappelle Monsieur B., artisan , arrivé à Cerizay en 31 à l'âge de 14 ans :

Dans la semaine, le tantôt pis le soir, les rassemblements de jeunes c'était au carrefour, là. (...) Y'avait "la bande noire", c'était des sauvages, ceux-là, "la bande noire"! (...) Pis les gendarmes, on les voyait pas souvent pour cette bande qui faisait des conneries. Une journée, où qu'y'avait les halles, là... c'était même pas les halles dans l'moment, c'était une fabrique de chaussures. Les gendarmes venaient, Alors ils ont pris la petite rue, la "bande noire". Pis ils connaissaient tous les passages, eux, toutes les venelles. Y'avait des bonnes caches. Y'avait deux pauvres gars qui montaient tranquillement, U. l'ancien patron, et V., qui étaient absolument inoffensifs, ceux-là. Ah mon vieux ! Les gendarmes y mettent le grappin dessus, c'est eux qu'ont été embarqués !

"La bande noire", c'était des violents, oui. Mais, je vous dis : nous, ça nous arrangeait, y'avait pas lieu de s'inquiéter : partout où qu'on était, s'il y en avait , dès qu'ils voyaient quelque chose qui allait mal, ils arrivaient !

Madame C., de Cerizay, fille d'agriculteur puis épouse d'artisan, qui fréquentera les bals dans les années 40 et 50, parle de la période précédant la Guerre :

La génération d'avant nous dansait moins que nous. Nous, au fond, on a eu tout le bon. c'est vrai, on a quand même eu beaucoup de réjouissances qu'on n'avait pas avant la Guerre, hein. Pis alors ils étaient montrés du doigt : je me rappelle, moi, j'avais une cousine qui allait au bal, qui était plus âgée que moi, au bal à la Branle, ah bé, c'est qu'elle était montrée du doigt avant la Guerre ! Je sais pas pourquoi... Enfin, y'avait tellement de choses qu'étaient défendues qu'on cherchait plus à savoir pourquoi !

Les années 40 à 55

Madame C. poursuit :

Ça a commencé pendant la guerre (*de 40 - ndlr*) qu'on se réunissait, toutes les bandes de jeunes pis qu'on faisait des petites veillées clandestines. Alors il y en avait un qui jouait de l'accordéon, mais c'était rare parce qu'on était limité dans le kilométrage, il fallait pas aller trop loin : on n'avait que des vélos qu'avaient des pneus plats la plupart du temps ! Y'avait la crise de tout. et puis pour danser on n'était pas tellement à l'aise, parce qu'on avait des chaussures qu'étaient pas tellement esthétiques : on a appris à marcher sur des semelles de bois ! (...)

Après, quand la fin de la guerre s'est passée, alors là c'était la grande fête : il y avait des bals partout et tout le monde pouvait s'amuser. Mais toutes les communes étaient pas concernées, parce qu'il y avait des exigences : au Pin y'avait jamais de bal, à Combrand non plus parce que c'était interdit. Les jeunes avaient pas le droit, le curé ne voulait pas. Ils organisaient des théâtres mais on n'avait pas le droit d'aller au bal. Nous, qu'on allait au bal, on était montrées du doigt : "C'est une fille qui va au bal, c'est une fille perdue !" C'était à ce point-là, à la fin de la guerre, hein ! Pis les gens s'y sont faits, ils ont dit : "Bon, elles font pas plus de mal que les autres, après tout..." Fallait bien que jeunesse se passe ! Et puis ma foi je crois qu'on valait les autres ! Et moi j'en vois des personnes maintenant, qui sont à peu près de mon âge pis je dis : "Bé j'vous connais pas. Je venais jamais vers chez vous, je connaissais pas du tout les jeunes des communes environnantes..." Elle dit : "C'est vrai que nous on sortait pas... Ah bé qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Parce que, quand on sortait de vêpres, il était tout de suite quatre heures... qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ?" (...)

Celles qui allaient pas au bal, elles se mariaient quand même, hein ! c'est pas forcément au bal qu'on trouvait : ça se rencontrait un peu partout. (...)

Montravers n'a jamais fait d'assemblée. Y'a jamais eu d'assemblée à Montravers, mais au Pin y'avait une assemblée. Mais alors à ce moment-là le bal se faisait au Peu du Pin, parce que dans le bourg du Pin il fallait pas. A Combrand, y'avait des kermesses, mais y'a jamais eu de bal. Ça, ça dépendait pas du maire, c'était plutôt l'ensemble de la commune qui n'y tenait pas. Montigny on y allait, il y avait des bals, là. Oh y'avait pas des belles salles comme maintenant, c'était des parquets souvent. Des parquets qu'étaient montés pour la journée. À Cerizay on avait les halles, c'était bien. (...)

Moi j'ai commencé à aller au bal à dix-sept ans, puisque c'était la fin de la Guerre. Mais il y a beaucoup de femmes qui ne voulaient pas que leurs filles aillent au bal. Les garçons avaient mieux de droits. Moi j'avais la chance d'avoir un frère qui était plus vieux que moi, alors quand on voulait aller au bal le soir, le frère était d'accord pour m'emmener. Sinon, j'y aurais pas été !

Y'avait des horaires : des fois, on se faisait attraper quand on était pas rentrés à l'heure. Pis c'était le dimanche soir, nous, parce que c'était la semaine de six jours, alors donc on travaillait le samedi. Le dimanche après-midi il y avait un bal, pis des fois il y en avait un autre le soir. Et le lundi, fallait reprendre, alors le bal devait normalement se terminer à deux heures. Mais il commençait à neuf heures le soir, il finissait à sept heures l'après-midi et à neuf heures il recommençait. C'était bien, parce qu'à deux heures on avait le temps de rentrer et pis de se lever le matin à six heures et demie. On dormait quatre heures, ça suffisait.

Des fois, on disait qu'on allait au cinéma, parce qu'on n'osait pas dire qu'on allait au bal et on se faisait attraper parce que : "Tu vas pas m'faire croire que l'cinéma finit à c't'heure-là ! Y'avait encore un bal au moins !" Et moi je peux dire que j'ai été privée parce que j'attrapais des réflexions, bien sûr, mais loin d'être comme certaines qui n'avaient pas de frère et qui n'avaient pas de famille en dehors. Parce que moi, j'avais encore la chance d'avoir des cousines dans les communes environnantes. (...)

J'y allais toujours en vélo. Il y en avait qui y allaient à pied parce qu'ils avaient pas de vélo, mais après la guerre, quand même tout le monde a pu se procurer un vélo. Des fois on y allait à deux sur le même vélo, quand c'était pas loin. (...)

Fallait rentrer avant qu'il fasse noir ! J'allais au bal à Courlay, le bal normalement finissait à sept heures mais je savais que j'avais trois quarts d'heure de route, il faisait nuit à six heures alors à cinq heures et quart... allez hop ! Le vélo ! Pis on rentrait. Pis on avait intérêt à se presser, hein, parce que si il faisait nuit pis qu'on arrivait... ! "Des filles, ça doit rentrer avant qu'i fasse noir !" La jeunesse avait pas les libertés qu'elle a maintenant ! (...)

De toute façon, quand on perdait un membre de sa famille, c'était un an sans mettre les pieds au bal, et un an je suis modeste ! (...) j'avais dix-huit ans quand j'ai perdu une belle-sœur, Maman a dit : "faudra ben que tu sois six mois sans aller au bal !"

Y'avait des jours fixes : le 15 août c'était l'assemblée de La Branle, le 8 septembre c'était Beauchêne, y'avait tel dimanche, c'était l'assemblée de tel coin. Mais autrement, quand il y avait des suppléments, c'était affiché quelques semaines à l'avance dans tous les bals. Alors comme ça, on avait le choix pour la fois d'après. (...)

Le jour du Mardi-Gras, là, c'était une fête régionale. Au mardi-Gras, y'avait le bal à Jouctar. Alors là y'avait un parquet d'une grandeur ! et y'avait toute la jeunesse du coin : la campagne... Même les ouvriers avaient leur demi-journée pour aller au bal. C'était la grande fête. C'était Alfred Talon qui organisait ça, comme c'était un accordéoniste qui était vraiment bien. Cerizay avait quelques bals, sous les halles, mais pas beaucoup. Pas tant que Saint-Mesmin. Saint-Mesmin, c'était tous les dimanches. Moi j'avais une amie qui y allait tout le temps, alors pendant deux années j'allais au bal à Saint-Mesmin, y'avait une ambiance formidable. et c'était pas loin. Autrement, j'allais sur Bressuire, tous les bals de Bressuire je les faisais parce que ma soeur était là-bas. C'était plus grand : davantage de monde, c'était pas si familier que les petits bals des petites communes. (...)

Pis alors des fois, vous savez, il venait des équipes de loin : il venait une bande de Cholet ou d'ailleurs, pis qui foutait la pagaille. Ça sortait le couteau, hein ! Ah oui ! alors on n'était pas toujours fiers quand on voyait deux équipes s'accrocher ! Parce qu'il y a toujours eu des histoires comme ça dans les bals, mais moins dans les petits pays. (...)

Y'avait des équipes qui venaient de Cholet, là, ils étaient des fois quatre, cinq, six et puis ça faisait du tumulte. Certaines venaient pour danser, mais d'autres c'était pour semer la panique. Alors on les voyait faire : ils étaient au bar, ils dansaient pas, ou alors ils auraient été chercher une fille exprès pour faire bisquer les gens d'ici. Y'avait des fois que c'était amusant, parce que à Cerizay, l'ambiance entre garçons et filles était pas comme Saint-Mesmin. Saint-Mesmin, ça s'entendait très bien et il venait rarement quelqu'un d'ailleurs, c'était familier. Mais à Cerizay l'ambiance... "Ça démarrait pas" on disait, - ça serait aujourd'hui les filles iraient chercher les garçons, mais nous on n'osait pas - alors bé on dansait entre filles. Et puis tout d'un coup, bon, il se ramenait une bande, alors ces gars-là ils venaient pour danser, ils demandaient les filles qui leur tombaient sous la main comme on dit. Alors là, les gars de Cerizay ils commençaient à s'énervé en disant "Bé attention, elles sont à nous, celles-là !" (...) Bé oui, ils venaient pour danser ces gars-là. Mais y'en avait certains, c'était pour la bagarre ! J'ai rarement vu de coups de couteau, mais j'en ai vu sortir. Parce qu'ils étaient maîtrisés assez vite. Oh oui, parce que personne voulait de tumulte. Dès qu'ils en voyaient un énervé pis qui mettait la main à sa poche, alors là les autres le ceinturaient pis ils le mettaient dehors et après, interdiction de rentrer ! Les organisateurs du bal mettaient le stop, là hein ! Au fond, y'a jamais eu de drame, quoi. Mais y'avait des fois que ça gueulait fort, que ça se bousculait, mais c'était surtout assez tard, quand ils avaient bu un coup, quoi.

*Monsieur D. était à cet époque un jeune fils d'artisan cerizéen.
Il raconte :*

On passait nos dimanches au bal, hein. Rarement le samedi soir, quand même. À l'âge de 18-19 ans, ça posait plus de problème, mais à partir de 15-16 ans, ma mère tenait quand même pas trop à ce que le samedi soir on aille traîner un peu trop, quoi, alors on se bornait au dimanche après-midi. Mais les bals, à ce moment-là étaient beaucoup plus souvent le dimanche après-midi et le dimanche soir que le samedi. Le samedi soir est venu plus tard, dans les années 60.

Si tu veux, moi j'ai suivi le rythme de l'après-guerre. Tu vois, cette période qui va de 1945-46, la libération, jusqu'aux années où je suis parti, en 56, ces dix années que j'ai passées de jeunesse, c'est l'après-guerre. Au point de vue mode ça changeait pas beaucoup, au point de vue danses ça changeait pas... Enfin si, c'était les swings et tout ça, mais enfin on n'en était pas encore au twist, on n'en était pas à la bossa-nova, on n'en était pas au tchatchatcha. Tout ça, c'est venu après. C'était rumba, tango, le plus tendre possible.

On y allait à vélo. Après, les premières voitures sont arrivées. Bien sûr, il y en avait toujours qui avaient des parents un peu plus aisés que les autres et ils faisaient des "charters" de fêtards. Il n'y avait jamais de filles avec nous, on les trouvait en principe sur place. Et on ne dansait que pour les trouver. On n'avait rien de fait d'avance... La différence d'aujourd'hui, c'est que tout est joué d'avance. Aujourd'hui, c'est sûr, les dés sont pipés, on sait à qui on a affaire. Tandis que là, c'était plus rigolo, parce que, d'abord, il y avait de la recherche ! Il y avait de la déception, bien-sûr ! On n'a pas eu que des satisfactions, hein, ça aurait été trop beau ! Mais enfin quand il y en avait c'était quand même pas mal. C'était pas évident, c'était pas gagné d'avance : elles regardaient souvent leur montre.

Le moulin de la Branle a toujours été réputé pour être un lieu de rendez-vous de toute la région . Qui plus est, les patrons étaient très accorts, il n'y avait pas de gens plus sympas, à ce moment-là, et ils faisaient des bals encore assez souvent. Alors

bien sûr ils avaient été sinistrés eux aussi (*lors de l'incendie en 1944 - ndlr*) et ils avaient un parquet, un vieux parquet. Ah, c'était pas le dancing à la mode mais enfin il y avait quand-même quelques bons musiciens qui venaient là le dimanche après-midi pis le dimanche soir.

Pis un soir, me voilà parti, moi aussi. J'avais trouvé une fille qui me convenait bien, pis il faut croire que je lui plaisais aussi. Nous voilà partis dans une grange, là-bas, du côté de la Branle. Quand on est revenus, elle cherchait son vélo partout, elle avait plus de vélo. Et il faisait noir : il était une heure ou deux heures du matin. Alors là, ça a commencé : "Mon père il va m'tuer !" Pis il n'était pas fin l'bonhomme, c'était un dur, (...) c'était pas un tendre ! Alors elle me dit : "Mon père, s'il s'aperçoit que je rentre à deux heures du matin, ça va aller mal ! Si ça se trouve, il m'attend à la porte de la maison avec un fouet !" Deux heures du matin : pas de vélo ! On cherche partout le vélo. On va demander une lampe électrique à une fille de Cerizay qu'était dans le bal, pour chercher autour du pré où elle avait mis son vélo. On a fini par trouver le vélo, il était quatre heures du matin, à la tête d'un arbre ! Mais démonté, en pièces. Ah oui. Alors j'ai été réveiller le garagiste local, qui heureusement était un copain de mon père. Il n'a pas décroché son vélo, lui, il a été chercher sa bagnole et il nous a emmenés à la Meilleraie tous les deux. bé je te garantis qu'on n'avait pas l'air trop fin ! Elle est rentrée, la drôlière, quand-même. Le bonhomme était pas là J'ai pas demandé l'argent de mon reste, je suis rentré à Cerizay. Voilà. Tout ça pour dire que c'était pas si facile que ça : quand les filles avaient passé minuit, il n'y avait plus moyen de s'en servir, hein ! Elles regardaient la montre, hein ! C'était ça.

On se revoyait à peu près les même gens, hein, de dimanche en dimanche. Alors là aussi, y'avait des grosses bagarres. Les bagarres, c'était de village à village. Pour des filles, oui. Y'a toujours des individus qui sont là que pour se bagarrer, à qui rien ne fait plaisir, pis qui savent pas faire autre-chose. Il y en avait

une bande à Saint-Mesmin, il y en avait une autre bande à Bressuire, il y en avait encore une autre bande à Parthenay... Alors quand tu allais à Moncoutant, tu rencontrais ceux de Parthenay, alors de temps en temps ça se castagnait. Alors des fois tu savais pas d'où ça venait mais tu en prenais plein la gueule, une autre fois c'était eux parce qu'il fallait toujours des revanches, tu voulais pas t'avouer battu comme ça. Alors des fois le lundi matin, quand ta mère baissait le drap pour voir si tu dormais encore, elle s'apercevait que tu avais un cocard. C'était ça, hein. C'était pas méchant, mais enfin tu digérais ton truc pis tu rêvais d'en faire autant quinze jours ou trois semaines après.

Il y avait aussi la Sablière à Moncoutant qu'était assez réputée aussi, Mouilleron-en-Pareds qu'était aussi un lieu où les jeunes se rencontraient. Autrement, toutes les fameuses assemblées : Courlay par exemple avait sept ou huit assemblées, y'avait pas un quartier qui n'avait pas son assemblée. Ah c'était assez marrant ! Alors on se retrouvait, toujours, pis on copinait entre bandes. Moi je sais qu'on avait une bande de Courlay avec qui on était très copains, on avait une autre bande de gars de Moncoutant avec qui on était très copains... (...) le copinage entre bandes se faisait autour d'un verre. Ou alors c'était le frère d'une fille avec qui plus ou moins tu sortais. Y'avait une réaction quand tu sortais avec une fille : ou ils t'acceptaient ou ils te cassaient la gueule, on pouvait pas dire qu'on laissait les gens indifférents, à ce niveau-là, c'était clair : tu devenais un copain du gars et ça te faisait une entrée de plus dans la maison, ou alors t'en prenais plein les mirettes et tu savais pas trop pourquoi t'avais une gueule qui lui plaisait pas.

Monsieur D. raconte enfin comment il lui arrivait de resquiller aux entrées de bals payants :

Je suis même rentré au bal avec une échelle sur le dos, moi, une fois. J'allais "dépanner l'électricité" ! Faut pas recommencer deux fois la même chose, ou alors il faut recommencer dans un

autre endroit. autrement, il y avait le coup classique d'aller parler à un copain, mais ça marchait plus, ça. Quoique dans les bals des dimanches, tenus par les conscrits, c'était assez facile, parce que y'avait les copains des copains. Et toujours le même problème : au début c'était sérieux, et quand tu arrivais au dimanche soir à onze heures ou minuit, les héros commençaient à être fatigués, alors les sbires qu'étaient à l'entrée étaient moins violents qu'au départ. on passait mieux. C'est pas d'aujourd'hui qu'on cherche à rentrer sans payer!

Monsieur E., fils d'agriculteurs d'une petite commune proche de Cerizay raconte les difficultés qu'il rencontrait lorsqu'il voulait aller au bal :

Moi, j'ai été au bal, je te le dis franchement, j'avais 18 ans. J'ai pas été au bal avant. Justement, c'était un problème, parce que c'était pas rien ! C'était critiqué par le voisinage !

Parce que dans le pays, y'avait les enfants de Marie (*filles et jeunes filles invitées à rentrer dans un mouvement de dévotion à Marie - ndlr*) (...). Alors les enfants de Marie avaient pas le droit d'aller au bal. Donc nous qu'on y allait, nous, on était des damnés !

C'était quand même notre distraction, quand on pouvait s'éclipser, avoir un vélo pour aller au bal, hein. Parce qu'on avait un vélo quelquefois pour deux, pour trois. C'est arrivé que j'ai été au bal à pied à Pouzauges.

A l'occasion du Mardi-Gras, on le disait pas, quoi, on s'éclip-sait, on se cachait. Même aux parents on le disait pas. On aurait plus facilement dit qu'on était partis chez le voisin à la cave. Mais en réalité on était rendus au bal, à Jouctar, à Courlay. Parce qu'il y avait le bal du mardi gras. C'était le bal du mardi gras, tous les ans. C'était le premier bal de la saison, c'était le bal de printemps.

Mais tu sais qu'on était surveillés ! Par les curés, par les parents, tout le monde, quoi ! C'était abominable ! Moi, j'en ai souffert, hein. Parce que j'aimais bien ce loisir, j'aimais la danse pis je l'aime encore. Et ça m'a privé, hein! (...)

C'est moi qui ai organisé le premier bal dans la commune. C'était mal, hein! J'étais le diable, moi! Monsieur le Curé est venu m'engueuler chez moi : "Pourquoi tu fais ça? Tu donnes le mauvais exemple!" C'était en 1957 ou 58.

Avec la fin de ce témoignage, nous entrons déjà dans la période suivante.

Les années 55 à 70

Nous ouvrons cette période avec le témoignage de Madame F, cerizéenne originaire de La Ronde :

Écoute, je peux pas dire non plus que j'y sois allée beaucoup, au bal, mais écoute, j'ai un souvenir maintenant, là, quand je repense au bal : tu voyais les filles qu'étaient assises autour du bal, et les mecs en troupeau à la porte. Pis quand une danse commençait... vouf! La ruée vers l'or! Ah, je te jure! Ah oui, ils allaient chercher les filles. Alors, évidemment, ils devaient savoir, ils voulaient danser avec Une telle ou Une telle parce qu'elles dansaient bien, alors c'était à qui arriverait le premier, tu vois. C'était trop, ça !

Je me rappelle, la première fois que je suis allée au bal - je crois que j'avais 16 ans -, c'était au bal à La Ronde, et pis il y avait un gars qu'était au lycée à Saint-Jo là à Bressuire, et qui venait me chercher. Il venait tout le temps me chercher, et moi j'en avais marre qu'il vienne me chercher, mais j'osais pas lui dire que je voulais plus danser avec lui. Ca m'embêtait ! J'ai dansé presque tout le temps avec lui, si bien qu'après tout le monde parlait : tu sais, dans les bourgs, comment c'était ! Y'avait rien entre nous, mais... Je me suis dit après : "Attends, ma petite..." Je m'étais armée parce que les réputations sont vite faites, hein, dans ces petits villages!

La grande fête à La Ronde, c'était le 15 août. Et à ce moment-là, au bal à La Ronde, et bien il y avait des petits vieux qui étaient là aussi, ou des vieilles qui regardaient un peu ce qui se passait.

De toutes façons, il y avait des horaires à respecter, ça c'est sûr ! De toutes façons, j'étais coincée aussi : quand j'étais interne (...) fallait que je sois rentrée à la maison pour aller prendre le car à 7 heures à Moncoutant. Alors tu t'imagines comment on était drôlement coincées ! Pendant les vacances, y'avait des horaires aussi. Fallait être rentrée avant minuit. Je me rappelle une fois... On s'invitait avec les copines. Une copine, qui était au collège avec moi, qui était de Courlay, (...) était venue à la maison. On avait dû aller au bal l'après-midi, et le soir on n'avait pas le droit d'y aller. Mais j'avais trouvé un prétexte qui était d'aller essayer une robe chez la couturière. Enfin, c'était pas franchement un prétexte, fallait vraiment que j'aille essayer cette robe. Alors la copine est venue avec moi. C'était le dimanche soir. On est donc allées essayer cette robe. (...) Et pis après on est allées à l'entrée du bal voir ce qui se passait. C'était peut-être le bal de la classe de ma soeur, donc les gars qu'étaient à la porte nous avaient dit : "Bé allez, entrez faire quelques tours de danse !" Alors on avait dansé, un petit peu, peut-être jusqu'à onze heures, alors qu'on avait pas le droit de sortir ! Pis quand on est arrivées chez mes parents, y'avait un crapaud sur le seuil de la porte, et j'avais une trouille pas possible des crapauds ! J'avais donc dû réveiller mes parents pour qu'ils nous ouvrent la porte. Et bien je peux te dire que je m'étais pris quelque-chose !

Autre récit, celui de Monsieur G., artisan originaire de Montigny :

Y'avait les parquets à Coutant. Pis c'était un bal, l'été. On était à la pêche aux grenouilles ; en revenant, on passe par là. Pis tiés saprées grenouilles... Les fenêtres étaient ouvertes. On jette les grenouilles dans le bal ! Je te dis pas que ça sortait de là-dedans !

les filles ! Les mecs, après, ils couraient après les filles avec des grenouilles ! A poussaient des cris ! Je te dis que ça sortait ! A tombaient sur les filles qu'étaient assises. Les mecs ils venaient nous trouver : "Vous en avez pas d'autres ?" on en avait peut-être vingt à trente, des grenouilles. On a tout jeté là-dedans. C'était sur la place, à Montigny. Y'avait des bals, là, autrefois.

Les années 70 à 90

Dans le témoignage qui suit, celui de Monsieur H., jeune cerizéen qui fréquenta les bals puis les boîtes de la région à la fin des années 70 et au début des années 80, on retrouve quelques grands thèmes déjà abordés pour les années antérieures : les bandes, les bagarres, la "resquille"...

Bon, on a traîné dans les bals. Bon, fallait pas trop me monter sur les pieds. (...) On était une bonne équipe, on s'entendait très bien. Mais on nous cherchait. Nous, on provoquait pas beaucoup...

Y'avait beaucoup de bandes à l'époque et... Ceux de Cerizay étaient copains avec ceux de Parthenay, mais y'avait Bressuire entre les deux. Alors Bressuire se faisait aider par ceux d'ailleurs. Personne s'entendait. C'était des rendez-vous. Ça allait pas, dans les bals, c'était la mauvaise époque. Tout le monde avait peur quand y'avait des gars de Cerizay qu'arrivaient là-dedans.

On était nombreux, mais sur le nombre y'en avait toujours qui se sauvaient (*quand les bagarres se déclenchaient - ndlr*). Y'en avait que cinq ou six qui mettaient des coups de poing, quoi. Nous, y'avait pas autre chose, c'était que des coups de poing. Et après, quand c'était fini, tout le monde prenait un pot, voilà... jusqu'au prochain rendez-vous !

Mais souvent y'avait des types qu'étaient aux entrées, et qui provoquaient, quoi : "Bon, vous, vous rentrerez pas, vous foutez le bordel !" On voyait pas pourquoi, alors ça nous énervait encore plus. Ca commençait souvent comme ça. Ou alors c'était

marqué “Interdit aux chiens, interdit aux gars de Cerizay” ou “aux portugais”. J’ai vu aussi “Interdit aux portugais”, oui. (...) On nous empêchait souvent de rentrer. Par exemple, aux bals du Pin, y’avait un type là, W. - Maintenant je le connais très bien, qu’est gentil comme tout -, et bien si j’arrivais à l’entrée je rentrerais pas ! Alors on rentrait quand-même, on rentrait de force. Ou alors personne rentrait, on empêchait tout l’monde de rentrer. On se mettait à l’entrée, nous, et personne rentrait ; que les filles qu’on faisait passer. Que les filles. (...)

Autrement, on faisait des farces quand on s’ennuyait : On “attachait” le bal à Madame X. : Madame X. était dans une petite cabine à l’entrée, à part, pour faire payer les entrées. On voyait deux jeunes filles qui arrivaient, et puis qui avaient pris la 504 à papa avec l’attache de remorque. On accrochait la cabine de Madame X. avec une corde (*à l’attache de remorque - ndlr*). On s’était installés dehors, on a attendu, vers la fin du bal. Ces deux filles, au bout d’un moment, fallait qu’elles sortent pour s’en aller. Alors la 504 était bien mise, elle était en position de partir. Elles démarraient, et elles embarquaient la cabine de Madame X. avec Madame X. dedans ! Ça nous faisait rigoler...

On n’avait pas toujours beaucoup d’argent. Alors... On était deux. Et puis on allait au bar. On faisait mine de pas se connaître. Par exemple moi je prenais une bière. Je donnais un billet de 100 francs. J’avais fait une moustache à Richelieu sur le billet de 100 francs. Et le copain qu’était un peu plus loin, lui il prenait pareil, une bière, mais il donnait 10 francs. Et, évidemment, y’avait un peu de monde. Mon billet se trouvait dessus la pile. Le copain disait : “Ah bé vous m’excuserez mais j’veus ai donné 100 francs ! C’est le seul que ma mère m’a donné ce soir pour sortir. Ah oui oui oui, j’veus jure ! Même, j’ai fait des moustaches sur Richelieu !” ou “J’ai mis mon numéro de tiercé en haut !”. Le gars, il regardait... “Effectivement !” Il rendait la monnaie sur 100 francs. Souvent, on le faisait.

Ou alors, avec une tireuse de plans, je faisais des faux billets de 50 francs. C'était de la même couleur. Et puis quand ils avaient passé une semaine dans les poches à travailler, on aurait juré un vrai billet de 50 francs, dans le sombre – Les bals, les boîtes, généralement c'était toujours sombre –. Ça paraissait pas, alors on en écoulait comme ça une cinquantaine. Même plus que ça, des fois. Pis on récupérait la monnaie. C'était des petites farces, mais bon... Ça a failli mal finir, parce que Madame X. s'en est aperçue. Et puis un jour, un lundi matin, elle est venue à la maison. Mes parents étaient en vacances, heureusement, et j'avais dit que oui, effectivement, c'était moi. Et puis elle m'avait dit : "Je porte pas plainte si tu me dis les noms de tes copains qui foutent le cinéma !" Pis j'ai dit : "Ah bé certainement pas !" J'ai dit "Je préfère que vous portiez plainte !" Pis c'en est resté là. Elle a jamais porté plainte...

Et pis alors là, c'était fini... Là, c'était plus les bals, on allait en boîte. C'était beaucoup plus calme en boîte. Parce que, bon, les bals étaient terminés avec le cinéma qui s'y passait. Surtout sur Courlay...

C'était pas longtemps avant mon mariage. J'étais sage, tranquille. Et puis c'était un samedi-soir que je ramenaï ma future femme chez elle, on arrivait du cinéma à Cholet. Il était une heure du matin, un truc comme ça. Pis y'avait les jeunes qui étaient au carrefour à Cerizay. Ils m'ont vu arriver. (...) Je rentrais chez moi, tranquille. Mon frère me dit : "Oh, faut que tu nous emmènes à la Morinière, là bas, à la boîte." Oh, j'ai dit : Écoutez, j'ai pas le temps, je m'en vais dormir, hein. Si peu que j'rencontre quelqu'un là-bas qui m'connâit, ça va faire encore un drame ! Non non non, j'reste là !

– Bé prête-nous ta voiture !" Moi j'ai dit : "Certainement pas ! Non non, pas de voiture !" Alors ils ont fini par me décider de les emmener à la Morinière.

Alors on arrive là-bas. Ils me disent : “On te paye un pot, tu vas prendre un pot !

– Bon allez, rapidement !” Alors j’ai dit au garçon de l’entrée, au videur : “Tu me laisses rentrer, j’en ai pour cinq minutes. J’ai emmené les jeunes, là, je prends un pot et j’m’en vais.” C’est ce qui s’est passé, j’ai pris un pot vite-fait pis je suis reparti. Au moment où je suis sorti, je suis tombé sur une vingtaine de personnes qui voulaient me faire ma fête. Et puis, bon, ils m’ont fait ma fête. Je m’y attendais pas du tout. Oui oui, j’avais les deux yeux au beurre noir. Ah, une belle volée, oui, que j’avais pris ! (...) J’ai jamais su qui c’était, j’ai pas eu le temps de regarder, j’ai pas eu le temps de voir. C’était quelqu’un qui m’avait vu arriver là-bas, et puis il m’avait pas vu depuis longtemps, et puis ils étaient bien équipés ce jour-là et moi j’étais seul. Parce qu’ils me sont tombés à quinze dessus ! Si, mon frère est sorti, je crois, et on en avait quand-même étendu deux ou trois mais on n’avait pas pu faire mieux. Alors là, ça m’a vraiment calmé. (...)

J’ai jamais été une seule fois à un bal ou en boîte sans, après, en revenant, me faire payer à manger. Les filles nous payaient toujours à manger. Si c’était pas moi qu’en trouvait une, c’était un copain. Il fallait absolument qu’on mange. Chez elle, oui oui oui oui. Alors on a tout l’temps réussi à trouver. Alors là, on faisait un souk infernal : on vidait le frigo. Vraiment, hein. Ah oui oui oui oui, faut voir le bordel qu’on faisait pas ! Des fois, le bonhomme se levait... On se sauvait, on se cachait sous la table. Oh, fallait voir le cirque qu’on faisait pas !

Et puis un jour, justement je rencontre une fille à ce bal, là, à Moutiers-sous-Chantemerle, et pis on la ramène chez elle. Et puis on mange... Elle vivait pas chez ses parents, elle vivait chez son grand-père. Ce bonhomme, il dormait dans la pièce où on mangeait, avec un rideau... Y’avait un rideau. Et puis il était là : “Hun hun hun hun hun hun hun (*sorte de rire inquiétant - ndlr*) “comme ça. On était à moitié inquiets ! Je dis : “Qu’est-ce qu’il y

a derrière ce truc, là?” Elle me dit: “Ah, c’est mon grand-père, et il est pas en forme!” Je dis : “Pourquoi il fait hun hun hun hun ?” J’ouvre le rideau, pis il était avec ses mains, comme ça... il remuait les mains. Et puis la fille nous a dit : “Faites attention, la route est dangereuse.” Pis le bonhomme il dit : “La rout’ est dan-ge-reus’ !” (ton inquiétant - ndlr) Oh, alors ! (...) Ce soir-là, on a cassé les deux voitures en rentrant ! On a atterri dans le même champ, une sur le côté et une autre sur le toit! Et à mon avis... Faut voir un peu, le bonhomme c’qu’il avait dit : “La rout’ est dan-ge-reus’ !” Pis il l’a répété au moins trois ou quatre fois! Pis avec ses mains comme ça... Pis la fille, elle nous a raccompagnés dehors, elle nous a dit : “Faites attention, c’est mauvais la route par ici, hein.” Cassées les deux voitures! On l’avait surnommée “la sorcière”, la fille, parce qu’à mon avis on était ensorcelés. On a été ensorcelés, j’en suis sûr et certain! J’en ai jamais démordu, de ce truc là.

Autre témoignage, plus court, mais se rapportant à la même époque, celui de Monsieur I., également cerizéen :

Rentrer sans payer? Ah bé le plus qu’on pouvait le faire...! Y’avait des spécialistes, oui, y’avait Y. Il reproduisait les tampons... Ah oui, du travail propre! Ah oui, il était assez fort. (...) Du scotch je crois... du scotch qu’il reprenait sur un gars qu’avait déjà son tampon, et il refaisait le truc. Ça passait souvent, mais ça passait pas tout l’temps : c’étaient toujours les mêmes qu’étaient à l’entrée, ils savaient qui payait.

Après, les bals, ça s’est cassé un peu la gueule. Les gens ont été en boîte, de plus en plus. Déjà, nous, ça commençait : Courlay avait fermé parce qu’il y avait trop de bagarres. Les gens ont commencé à aller en boîte, hein, pis il s’en est monté un peu partout. Maintenant, les jeunes vont en boîte, les bals c’est relativement rare. Les bals sont tombés, si tu veux. Il est resté quoi ? Les Catherinettes ou des trucs comme ça... Après, ça a changé, ils ont appelé ça des discos : y’avait plus d’orchestre. Mais ça, moi je l’ai pas tellement connu.

Plus jeune de quelques années, Monsieur J., de Cerizay également, a lui aussi vécu la quasi-disparition des bals de jeunesse et l'importance croissante prise par les boîtes de nuit. Il nous en parle :

On commençait à sortir le samedi soir dans les bals. On allait surtout à Courlay... Enfin, dans les petits patelins du coin, quoi. (...) On y allait avec des gens un peu plus âgés que nous qui nous emmenaient en voiture. Les trois quart du temps, c'était ça, oui. On trouvait des gens qui nous emmenaient. C'est rare quand on y allait en mobylette. Très rare. Ça nous est arrivé, mais rarement.

On était toujours la même bande de copains, tout l'temps. On n' était que des gars, on était une dizaine, une bonne dizaine. Y'avait jamais de filles de Cerizay qui venaient avec nous, on en trouvait sur place. On traînait à mort ! On allait un peu partout : on allait à Saint-Mesmin, on allait à Courlay, à La Forêt, à Moutiers-Sous-Chantemerle. Le Pin aussi.

On y allait pour danser, oui, pis passer un certain moment à la buvette, pis draguer. On était une petite équipe qu'était pas triste ! Même toujours, d'ailleurs. Maintenant, les bals, on n'y va plus, on va en boîte de nuit. Alors qu'avant, si un samedi soir on sortait pas, ça allait pas, quoi. Maintenant, à la limite, on sort pas le samedi soir, ça nous dérange pas du tout. C'est normal : on a vieilli, on s'est calmés.

Ca arrivait, les bagarres ou des trucs comme ça, mais avec nous spécialement, non. Nous, on traînait avec des gens plus âgés que nous. Alors, ça commençait toujours par eux. D'ailleurs, ça a toujours été comme ça : Cerizay a toujours été un petit peu réputé dans les bals à cause de ça. Ah ouais. Partout où on allait, si ils savaient qu'on était de Cerizay, après c'était fichu ! Y'avait des gens plus anciens que nous, quand ils sortaient c'était pas triste, alors comme nous on était de Cerizay aussi et qu'on était leurs copains, on était catalogués. Ah oui oui oui ! On habitait à Cerizay, on était des voyous, c'est un peu ça, quoi ! (...) Des

conneries, tout l'monde en a fait, mais là, c'était surtout de la bagarre. Ca se tapait dessus pis c'était "point final", quoi. Y'avait pas de casse spécialement. Les trois quart des portugais, souvent d'fois, étaient avec les français de Cerizay quand y'avait des bagarres dans les bals.

Quand y'avait des bals à Courlay, toutes les bandes s'y réunissaient. Pis des fois ça partait, ça dégénérait. (...) Ah bé Courlay, c'est toujours réputé pour la bagarre ! D'ailleurs, à un moment, ils avaient pus le droit d'en faire (*de faire des bals - ndlr*), hein, à cause de ça. Bon, c'était au coup de poing, ça allait pas plus loin. Y'a jamais eu d'armes de sorties ou quoi que ce soit. Jamais. Enfin, moi j'en ai jamais vu.

Une fois, dans une boîte de nuit, je me souviens, à deux copains on s'est retrouvés à sortir à poil ! On s'était fait taper dessus. Une gonzesse nous avait allumés toute la soirée. À un moment, on y a été, nous. Y'a les mecs qui se sont ramenés derrière. Des espèces de colosses ! On avait pas compris, hein...

Avant, y'avait des boums partout dans les petits patelins autour. Maintenant, y'a plus tout ça. C'est vrai. Pis ça marche beaucoup moins, en plus, je pense. Les jeunes préfèrent aller en boîte de nuit qu'aller dans une boum.

Pis les jeunes, maintenant, ils évoluent. Ca change beaucoup par rapport à... même nous quand on sortait, moi j'trouve. Ils ont plus ("+" - *ndlr*) de liberté, ils ont plus ("+" - *ndlr*) d'argent de poche : pour aller en boîte de nuit, bon bé déjà le jeune qui peut payer son entrée, c'est minimum 50 francs ! (...) Le samedi soir, je vais jamais en boîte de nuit, hein, parce que c'est la folie ! Ah oui oui oui, y'a un monde fou ! Bon bé c'est normal : ils sont en congés, ils en profitent, ils vont en boîte. Alors moi, j'y vais jamais à cause de ça : tu peux pas bouger, rien. C'est bien à partir de trois heures et demie - quatre heures, quoi. C'est là que ça commence à partir.(...)

La Morinière, bon bé c'est jeune, quoi. Sauf le dimanche soir. Le dimanche soir, c'est quand même une autre clientèle. Ça m'arrive d'y aller le dimanche soir. C'est des gens beaucoup plus âgés, c'est des gens qui travaillent déjà.

Mademoiselle K., étudiante cerizéenne, n'a, quant à elle, pas connu les bals de jeunesse. Mais elle a fréquenté, en bande, les boums des années 80, souvent organisées dans les salles communales :

Alors comment on faisait ? On était deux nanas et six mecs. On arrivait dans les boums. On passait devant, toujours, les nanas : soit Z. soit moi. Pis on baratinait. Ça marchait jamais, parce qu'à force ils nous connaissaient. On pouvait pas rentrer comme ça, quoi, on arrivait à avoir des réductions, mais c'était jamais gratuit. Alors les mecs ils avançaient petit à petit. T'avais toujours une table qui bouchait l'entrée. Alors eux, ils poussaient, ils poussaient, ils poussaient et hop ! Ils arrivaient à passer devant, pis ils nous prenaient et hop ! On rentrait comme ça. Et une fois qu'on était rentrés, on allait se perdre au bar. (...) Il suffisait de faire les gros bras, pis de toutes façons on était toujours habillés en noir. Parce qu'il y'avait la tenue qui allait avec : en noir tout le temps, les mecs en cuir pis nous en pull, mais tout en noir.

Oui, je crois qu'on n'a jamais payé pour rentrer dans une bôm. Jamais. Pour avoir des boissons, c'était pareil, c'était toujours les filles qui passaient devant. Et pis on minaudait et comme ça on avait moins cher. (...) On faisait semblant de draguer pis ça faisait peur, parce qu'on n'était que deux nanas et qu'il y avait tous les mecs autour, pis ils savaient que c'était nos copains. Alors ils étaient gentils comme tout avec nous pour pas qu'il y ait de problème, pour pas que les mecs leur cassent la gueule. Alors que c'était pas du tout le genre à être violents, c'était une prestance, une façon de se mettre et de jouer les "gros bras" pour être tranquille. (...) On avait 14 ans - 15 ans - 16 ans.

Mais il y avait des endroits où ils ne voulaient plus nous voir, aussi. Vers Bressuire. Parce que, comme on payait pas, ils nous aimaient pas. (...)

On payait pas, quoi. On n'allait pas payer pour rentrer dans un truc pour payer des boissons, pour payer des... Non, c'était pas possible, quoi! Pis c'était pour faire chier le peuple, quoi, c'était histoire de dire qu'on nous prendrait pas notre fric comme ça, on le donnerait si on voulait mais on nous le prendrait pas comme ça. Même si c'est vrai qu'on n'avait pas beaucoup de fric, c'était ça, quoi.

Dans les boums, t'es obligé d'avoir une sortie de secours. Quand les mecs ils arrivaient pas à rentrer de force derrière nous, nous on rentrait quand-même (on se cotisait, à tout le monde on payait une entrée ou deux entrées), pis après on allait ouvrir la porte de secours et ils rentraient par la porte de secours. Ou par derrière le bar, parce que t'as souvent une entrée derrière le bar. En un quart d'heure c'était fait, quoi. Ça prend plus de temps que de payer, mais on y est arrivés. A la Morinière aussi, y'avait une sortie de secours. Fallait enjamber un grillage, c'était le bordel, mais on y arrivait!

À la Morinière, au début où ça commençait juste à ouvrir, on avait sympathisé avec le patron. (...) pis on rentrait gratuitement. On arrivait un peu avant et puis on rentrait gratuitement. Il faut du monde dans une boîte, nous on faisait la clientèle de base : on arrivait les premiers, on était là, quoi. On payait pas, c'était bien. (...)

En guise de conclusion, nous vous proposons deux extraits d'une interview de Monsieur Jo Baudin. Jo fut pendant de nombreuses années président du dynamique Comité des fêtes de Cerizay et, à ce titre, fut notamment confronté à la "resquille" et aux fins de bals difficiles à maîtriser.

Dans le premier extrait il raconte comment il procédait pour empêcher les "tricheurs" d'entrer sans bourse délier dans l'enceinte de la fête "36 heures non-stop à Cerizay" :

Le contact avec le public, c'est pas toujours facile. Il faut des fois être astucieux pour y arriver. Le public, c'est quand-même quelque chose qu'est à contrôler. C'est assez difficile. Le public est fait de tout un monde, les gens sont ce qu'ils sont, ils ne sont pas forcément ce qu'on voudrait qu'ils soient.(...) On était arrivés à un nombre de tricheurs épouvantable aux "Trente-six heures de fête non-stop", sur les entrées le dimanche tantôt. Parce que cerner une ville, c'est pas évident, faire payer les gens à l'entrée d'une ville : ils y ont leurs parents, ils y ont leurs amis, ils ont encore un peu de commerce à faire... Ils sont prévenus que la ville va fermer à midi, mais à midi et quart, à midi vingt ils veulent aller chez le boucher. Ce qu'ils veulent surtout, c'est être là, et puis rester voir le spectacle. Alors les tricheurs étaient de plus en plus nombreux : Il y en avait 200, puis y'en avait 300. (...) On était arrivés quand-même avec 1000. On a dit : "Mais c'est qu'à la fin du compte, mille multipliés par vingt ou trente francs l'entrée, ça fait de la galette !" Alors là, on était trois ou quatre, on a dit : "On va les piéger !" C'était pour le dernier western qu'on a fait, en 81. On a inventé un spectacle en extérieur, on a fait passer deux ou trois troupes en disant qu'il y avait une attaque de diligence à l'Intermarché. Alors tous ceux qui étaient en ville pour être là pour les spectacles de l'après-midi se sont déplacés vers l'Intermarché, croyant voir un truc sensationnel, pis on leur a bouclé dans le dos ! Ca fait que quand ils se sont représentés aux frontières il a fallu payer. Alors là, on en a débusqué sept à huit cents, cette année-là, mais tous les ans, il fallait faire des efforts d'imagination. Ah il y en a qui l'avaient trouvé dur ! Tout ça pour parler de cette affaire qui est très difficile à maîtriser, qu'est le public.

Le deuxième extrait pourrait s'intituler "De l'art de terminer une fête" ! :

Quand on veut faire finir un bal ou qu'on veut faire finir un bar, je pense qu'une bonne solution c'est de tout plier sans rien

dire. Il y a des gars qui sont excités, y'en a qui sont ivres, y'en a qui sont presque ivres, y'en a d'autres qui veulent chercher la bagarre... Tu plies tout, tu fermes tout, pis la bataille se termine faute de combattants. Ou alors je poussais un grand coup de gueule : "Les gars, c'est simple, moi je vais vous payer ma tournée, je vais vous payer une sacrée tournée... Vous avez tous trop bu, tout le monde est conscient du problème, c'est vrai, moi le premier. Mais je vais vous payer une sacrée tournée parce que vous me paraissez vous amuser comme des, hein... Vous allez chanter tout ce que vous allez pouvoir. J'veis vous payer même deux verres, j'en payerai deux j'en payerai trois... Mais dès que j'aurai payé le troisième, la fête elle est finie !"

Là aussi, je pense qu'il y a un manque de tact bien souvent : on est un organisateur, on est responsable c'est vrai, mais faut savoir finir une fête pour qu'elle se finisse bien. Pour qu'elle se finisse bien, il faut avoir jusqu'au bout le monde bien en main. là aussi, les responsables souvent sont pour foutre à la porte ceux qui sont saouls, et ils sont encore plus saouls qu'eux ! Alors ça marche pas, ça. Il faut des gens responsables, être maître de la situation jusqu'au bout, pas se foutre de leur gueule et on y va ! On a fait terminer des fêtes où ça paraissait difficile, pis au dernier moment c'était dérisoire. Pendant que tu payais la dernière tournée, tout le monde ramassait les trucs et disait rien, et c'était fini. Voilà.

Déjà parus dans la même collection

- 1 - « Bals, boums, boîtes » : récits autour des lieux de danse (épuisé)
- 2 - « Contes recueillis dans le Cerizéen » (épuisé)
- 3 - « Quand l'homme panse la Bête » : Médecine populaire (épuisé)
- 4 - « De la terre à l'usine » : Cerizay à l'après-guerre n° 1 (épuisé)
- 5 - « Comme un petit oiseau » : une femme errante, Marie-baigne-dans-l'beurre
- 6 - « Après le sinistre, la reconstruction » : Cerizay à l'après-guerre n° 2
- 7 - « Le C.O.C. a cinquante ans » : paroles de sportifs
- 8 - « Histoires de Jean le Sot » : Contes recueillis dans le Cerizéen n° 2
- 9 - « Jouets traditionnels » : Jeux et jouets en Cerizéen n° 1
- 10 - « Le 1^{er} mai » : Des choux... au bric à brac
- 11 - « Les conscrits » : Le ramassage des poulettes
- 12-13 - « Portugais de cœur, Français dans l'âme » : 30 ans de vies à Cerizay
- 14 - « La chasse comme elle se raconte ».

*



Ateliers Beaud - BP 50332 - 17, allée du Midi - 79140 CERIZAY

Tél. 05 49 80 02 51

<http://arcup.pagesperso-orange.fr>

arcup.asso@wanadoo.fr